

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel DREIER

Humour et sainteté : saint Philippe Néri

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 107-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Humour et sainteté : saint Philippe Néri

Si nous allons chercher notre homme dans le lointain XVI^e siècle, ce n'est pas avec l'idée illusoire du bon vieux temps où tout était mieux que maintenant. On s'accorde à reconnaître que parmi les saints il est celui qui incarna la joie rayonnante et il se trouve que sa longue vie se situe dans une période qui offre plus d'une analogie avec notre XX^e siècle finissant.

Dans sa manière d'être, il ne cesse de démontrer que ce n'est pas la pose conventionnelle, l'attitude compassée que nous leur prêtons qui fait les saints, que rien au contraire ne leur convient mieux qu'un certain abandon et une hilarité de bon aloi, signe caractéristique de la liberté des enfants de Dieu.

Ayant renoncé à tout, il arrive à Rome pour ne plus la quitter, au moment où elle sort à peine du pillage des troupes du connétable de Bourbon. La chrétienté est ébranlée par la prédication luthérienne. De toutes parts s'élèvent des voix qui réclament des changements. Des prophètes de malheur jettent la terreur dans le peuple et dénoncent les abus.

Le plus simplement du monde, il entre en contact avec un chacun, jovial et affectueux, empruntant le langage du peuple pour l'amener à réfléchir et à mieux vivre.

Le soir, il se retire de préférence dans la zone mystérieuse des catacombes et s'y imprègne de la foi et de la charité des martyrs romains.

Aux malades et aux pauvres il voue une attention toute spéciale, leur prodiguant en même temps que les soins les plus courants le réconfort de la Parole de Dieu.

Il hésitera longtemps avant de se laisser ordonner prêtre. Obéissant à son confesseur, il s'inscrit à l'Archiconfrérie de la Charité et accepte finalement une certaine stabilité. C'était une œuvre d'assistance aux buts multiples et qui bientôt allait devenir dans Rome une sorte d'office central de la charité. Les confrères appartenaient surtout à la Curie et on y comptait des évêques et des prélats. Elle se charge des funérailles des indigents, organise la visite des prisons, s'emploie à accélérer le cours de la justice.

Mais Philippe est avant tout chasseur d'âmes. Son zèle de confesseur est extraordinaire. Il passait des matinées entières à l'église San Girolama, siège de la confrérie. Lisant, priant, toujours à la disposition des pénitents. On revenait toujours à lui, car il exerçait sur tous, et particulièrement sur les jeunes gens, une attraction profonde.

Une pastorale adaptée...

Il sait les mettre à l'épreuve :

« Toi qui es si fier de tes cheveux, va te faire tondre comme un frère lai. »

« Et toi, mets ce couvercle de boîte sur ta tête, cet écriteau sur tes épaules, et va te promener dans les rues de la ville. »

« Quant à toi, avec ton bel habit tout neuf, va sur le parvis de l'église Sainte-Marie-Majeure et mets-toi au beau milieu des mendiants. »

Et le plus simplement du monde, il va susciter quelque chose de nouveau, une société de gens, laïcs pour la plupart, désireux de se réunir pour parler de Dieu et s'exercer à la perfection.

Cette œuvre qui portera finalement le nom d'Oratorio ne fut à l'origine qu'une sorte de conversation, un entretien spirituel sur l'Amour de Dieu. La parole y appartenait à celui qui avait quelque chose à dire, laïc ou clerc. Le ton familier était de rigueur. Philippe n'ayant le goût que pour les faits souhaitait qu'on les recherchât dans l'histoire de l'Eglise et la vie des saints, dans les œuvres des Pères et l'expérience des mystiques.

Pas de rhétorique ! Les mots eux-mêmes ne sont que cendres et c'est « le feu » qu'ils doivent répandre.

Nul n'était cependant dispensé de l'assistance aux malades et aux infirmes des hôpitaux de Rome. Grâce à leur charité, des milliers de pèlerins reçurent un accueil fraternel lors des années saintes.

On ne connaîtrait pas Philippe si on ne le surprenait pas en pèlerinage aux sept basiliques de Rome. Il en rétablit la coutume. A l'origine, c'était simplement la détente après l'effort exigé par l'exercice de l'Oratorio. Le but à donner à ces pèlerinages ne fut trouvé que plus tard. Pour Philippe, qui aimait le faste dans la charité, ils étaient l'occasion de régaler avec une sorte de profusion le pauvre monde qui l'accompagnait.

Il avait pour la musique un goût profond qui s'alliait chez lui avec celui de la prière et de tous les enchantements.

Homme contemplatif subitement emporté par l'extase il avait pourtant toujours auprès de sa porte des enfants qui jouaient. Rien ne lui plaisait comme leurs cris, auxquels il lui arrivait de se mêler.

Ses recrues étaient surtout laïques. S'il devinait une vocation religieuse, il l'adressait à l'un des divers ordres, anciens ou nouveaux, particulièrement aux dominicains.

Philippe, l'être apparemment le plus sociable, était en même temps le moins fait pour la vie en commun. C'est la vie érémitique qu'il aurait souhaité mener, c'était le désert qu'il chercha et il trouva l'un et l'autre dans la modeste chambre qu'il occupa pendant quarante ans, où il se confinait.

Il sortait volontiers et une fois dehors, se liait avec les passants au moindre prétexte ou avec les marchands. Il maniait longuement les objets qui lui plaisaient et selon ses moyens les achetait ou amenait un amateur plus fortuné que lui qui en faisait l'acquisition. Son déménagement forcé prit l'allure d'une inoubliable mascarade.

Il sut cependant toujours s'arrêter à la limite du bizarre au risque de paraître parfois bouffon. Il se permettait ses plaisanteries pour se délasser ou amuser son monde avant de le porter d'un coup au-dessus de lui-même.

Un remède pour personnes timides...

Notre saint n'était jamais à court d'idées. Il envoie Baronius, jeune homme timide et sérieux, acheter du vin. « Et tu goûteras à tous les vins de la *Trattoria* afin de nous procurer le meilleur. » Le vendeur était plutôt bougon. « Allons, je veux tâter encore à cette barrique ! » Pour finir, selon l'ordre de Philippe, il n'achète... qu'un demi-litre. Le patron enrage. Afin de jouer la comédie jusqu'au bout, Baronius paie avec une pièce d'or. C'est comme si, après avoir mis de mauvaise humeur un marchand, vous lui achetiez un rien avec un billet de mille francs !

L'exemple merveilleux qu'il nous donne, c'est de cacher sous des dehors si humains, si simples, les faveurs mystiques les plus hautes.

Le plus souvent ses farces avaient un but précis : il voulait donner par là le change, quand on allait apercevoir qu'une extase le guettait. En lui coexistaient de façon manifeste et intime le terrestre et le céleste. Chez peu de saints, la nature et le surnaturel se sont abordés avec plus de relief. Et pourtant Philippe ne perdait rien de son humour. Bien au contraire, plus Dieu était présent, plus l'homme en lui demeurait simple, jusqu'au badinage. Philippe n'était jamais plus prompt à imaginer une extravagance qu'au moment où il ne pouvait plus résister à la force qui l'obligeait à s'élever au-dessus du sol.

Le trait de caractère qui enchantait ses amis et désarmait ses ennemis, c'était son air de fête, une sorte d'allégresse qui accompagnait harmonieusement la grâce de ses manières. Il triompha de toutes choses et de toutes gens, de tous les régimes auxquels il fut mêlé, voire soumis.

Parmi les raisons du succès de Philippe auprès des Romains, ses biographes mentionnent son sens pratique. Ce n'est pas un homme de théorie. Il n'avait pas de plan d'apostolat. Son institut sortit naturellement de la rencontre de ses premiers fils spirituels. Il organise sur le moment. Tout est chez lui tact, divination immédiate, réaction soudaine aux événements.

Son mot de passe pour entrer dans la vie spirituelle était : *Siate umili, siate bassi !* Sans cesse il se recommandait à Dieu en disant : « Seigneur, méfiez-vous de Philippe ! »

L'art du discernement...

A cette époque, des « illuminées » surgissent de tous côtés. Le pape qui a confiance dans le bon sens de Philippe le charge d'examiner celles qui prétendent avoir des révélations. Ayant visité l'une d'elles, il rend compte de sa visite au pape : « Ce jour-là, il pleuvait. Je suis monté sur ma mule, mais j'étais plutôt crotté. Je fis appeler la religieuse en votre nom. Elle parut. En guise de salutation, je lui ai tendu mes bottes en lui ordonnant de les enlever. Elle recula, scandalisée, et se mit en colère : " Eh ! pour qui me prenez-vous ? Je suis la servante du Seigneur, mais non pas de tout le monde. Je ne suis tout de même pas une domestique. "

Je me suis levé tranquillement. Je suis remonté sur ma bête et me voici devant vous. Je suis convaincu que vous ne trouverez pas nécessaire de faire un autre examen. Cette femme-là manque de la première vertu chrétienne : l'humilité. »

Tous ceux qui l'approchaient éprouvaient le sentiment d'une présence divine. Ils en étaient subjugués. Il avait conçu une dévotion spéciale au Saint Esprit et le pria soit par de ferventes invocations soit par l'oraison suivante :

« Tu pénètres, Seigneur, le cœur de tout homme, tu connais les désirs de chacun et rien ne te reste caché : daigne purifier les pensées de nos cœurs en y répandant ton Esprit Saint, afin que notre amour soit parfait et notre louange digne de toi. »

Plutôt que de dresser une liste des drôleries de saint Philippe, nous nous contenterons d'une assez longue citation tirée de l'excellent ouvrage de Marcel Jouhandeau *: « On raconte que le pape Clément VIII ayant appris que Philippe recommençait à descendre à l'église pour confesser, malgré l'interdiction de Grégoire XIV, en raison de sa santé, il lui en aurait fait le reproche, ce qui lui valut une bien intéressante lettre, dans laquelle Philippe

* Marcel Jouhandeau, *Saint Philippe Néri*, Coll. Hommes de Dieu, Plon.

lui disait, qu'il s'étonnait qu'on eût pu croire que lui, Philippe, eût voulu ravir à Sa Sainteté la papauté ; que sans doute il était descendu à l'église, où ceux qui l'approchaient lui rendaient toutes sortes d'honneurs, mais qu'il ne pouvait y avoir deux papes, etc. ; qu'il priait Sa Sainteté de lui permettre de confesser trois ou quatre bonnes femmes, ce qu'il ne pouvait faire décemment dans son lit, où il lui arrivait d'absoudre d'éminents cardinaux. »

On conserve une autre lettre de Philippe à Clément VIII, celle-ci autographe : « Bienheureux Père, quel personnage suis-je donc, pour que cardinaux me visitent ? Parce que j'avais besoin d'un peu de mauve en feuilles, l'archevêque de Florence m'en a fait apporter deux onces et il est resté jusqu'à deux heures de nuit avec moi, me disant beaucoup de bien de Votre Sainteté, beaucoup plus qu'il m'en paraissait à mes yeux, car, puisque vous êtes le pape, vous devriez être l'humilité en personne. Or, Jésus Christ vint à sept heures de nuit s'incorporer à moi et Votre Sainteté n'a pas daigné se rendre une seule fois dans notre église. Jésus Christ est Dieu et il vient me voir. Votre Sainteté, que je sache, n'est qu'un homme, né d'un saint homme, sans doute mais lui, Jésus Christ, est né de Dieu le Père. La mère de Votre Sainteté est bien Madame Agnesina, une très respectable femme certes, mais la mère de Jésus Christ est la Vierge des vierges. Que ne dirais-je pas si je donnais libre cours à mon ressentiment. J'ordonnerais à Votre Sainteté de faire ce que je veux que voici : il s'agit d'une jeune fille qui désire entrer à Tor' di Specchi — une communauté religieuse fondée par sainte Françoise Romaine. Je vous rappelle qu'il est galant, quand on est pape, de tenir sa parole. Or, elle est la fille de..., à qui, etc. »

Philippe Néri a été canonisé en même temps que saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et sainte Thérèse d'Avila par le pape Grégoire XV, le 12 mars 1622. L'Eglise universelle célèbre sa mémoire le 26 mai, jour de son entrée dans l'éternité.

Une de ses pensées : « Que ferais-je, si tu ne m'aimais pas, mon Jésus ! »

Marcel Dreier